

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur
Pudeur de la lecture, essai, 2003

Aux Éditions de Minuit
Bureau des illettrés, roman, 1992
Le cours classique, roman, 1995
Alerte, roman, 1996
Moteur, roman, 1997
Monparnasse reçoit, théâtre, 1997
La concession Pilgrin, théâtre, 2000
Le drap, roman, 2003

Aux Éditions Gallimard
La table des singes, roman, 1989

YVES RAVEY

Carré blanc

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Une version féminisée de ce texte a été créée en novembre 2002 au Nouveau Théâtre de Besançon-Centre dramatique national par Muriel Racine dans une mise en scène de Michel Dubois.

à M. R.

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
14, rue de la République – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-065-6

Le jour où vint à l'esprit de ma femme de ménage de jeter mes dernières photocopies de Malevitch dans la corbeille, je lui déclarai qu'elle était en train de commettre le sacrilège de froisser des reproductions assez pauvres mais précieuses, précieuses comme indispensables, de Kazimir Malevitch, puis j'ajoutai :

– Pour ce qui concerne le réfrigérateur, madame Cuningham, mon linge sale, dont les draps de lit que vous changez une fois par semaine, je vous fais confiance, et encore, mais vous n'avez pas à toucher à mon matériel de recherche, bien entendu que ces photocopies, vous ne leur accordez aucune importance, mais vous devez comprendre qu'elles jouent pour moi, à l'instant où je vous parle, un rôle déterminant.

La Cuningham, qui n'a jamais eu un soupçon d'hésitation à mettre à la corbeille un négatif, un croquis d'architecture, ou à jeter

un billet annoté, voire une quelconque référence bibliographique que je destinais à mes futures recherches, est une femme qui a finalement détruit une partie de ma vie.

Jamais je ne l'ai entendue dire de mes acquisitions qu'elles étaient intéressantes ou qu'elles posaient question simplement. Toujours la Cuningham a commenté les œuvres pendues au mur en les traitant d'art dégénéré et en disant que ces toiles représentaient à ses yeux une véritable escroquerie, en déclarant que son mari, profession de son vivant : tueur aux abattoirs – qui fut lui-même un dégénéré d'après ce qu'il m'était possible de déduire, aurait été capable d'en faire autant.

La Cuningham parasitait mes journées de travail, que je découpais en plages horaires très strictes, sans tenir compte du fait que j'avais besoin de paix et de sérénité pour me mettre enfin un jour à l'étude de Malevitch. Elle insultait mes œuvres d'art en général et disait dans son langage à elle qui était l'émanation de sa pauvreté d'esprit : ces œuvres d'art ne valent rien.

C'est à son contact en réalité que j'ai appris à détester fondamentalement les femmes de son âge, qui passent leur existence à vous détruire, à persévérer dans l'acte de

destruction qu'implique leur présence. Mais j'ai fini par décider, contre toute attente, de la garder à mon service et de lui offrir parfois de passer la nuit chez moi, sur le lit installé à son intention dans la lingerie, où elle préférerait dormir du fait de l'odeur des lessives et de la sensation de fraîcheur que lui procuraient mes chemises sortant du tambour de la machine à laver, mais il n'était pas difficile de comprendre, je le concevais sans problème, qu'un esprit aussi étroit que la Cuningham trouve ses aises dans la lingerie, c'était mon avis.

Je l'aurais très mal vue en ce sens passer la nuit dans mon bureau au milieu des dossiers ou dans la chambre bleue où j'exposais les trois quarts de mes acquisitions, car la Cuningham était sujette à des crises nocturnes que la vue de n'importe quel tableau aurait aggravées. En face de certaines installations qui l'indisposaient, les compositions en chrome et nickel surtout, la Cuningham disait : – Je suis allergique au chrome et au nickel. Réfugiée dans la lingerie pour fuir les installations en chrome et nickel, je l'entendais me dire : – Je suis ici, monsieur Clifford, dans le milieu qui m'a vue naître, ma mère était lingère et mon père était palefrenier, je suis ici dans ma vérité et je ressens très authen-

tiquement cette ambiance de lessive et de linge propre.

Ces réflexions-là étaient fréquentes quand elle savait qu'elle devrait dormir dans l'appartement qui heureusement pour moi comportait deux niveaux. Il m'aurait été impossible en effet de dormir au même étage que la Cuningham qui passait ses nuits à aller et venir d'un mur de la chambre à l'autre mur de la chambre, il faut le reconnaître, comme il faut reconnaître, c'est ce que j'ai toujours pensé, qu'elle avait pris les habitudes de son père et non celles acquises par sa mère ; certainement la Cuningham avait été plus sensible aux habitudes contractées dans les écuries qu'aux habitudes des gens de maison dans les cuisines et les buanderies. Elle confirma d'ailleurs la véracité de cette observation en déclarant qu'elle avait employé enfant la majeure partie de son temps avec son père plutôt qu'avec sa mère.

La nuit passée avec la Cuningham entre les quatre murs était une tourmente. Je ne sais si ce fut volontaire de ma part d'avoir choisi une femme d'un âge avancé qui devrait perturber mon sommeil, mais j'ai toujours eu le talent de me trouver à côté de ces femmes qui passent leur nuit à perturber mon sommeil. Il

en fut de même à Prague où j'avais une réceptionniste, qui comme la Cuningham, passait ses soirées à guetter mon retour, de même à Zurich, je parle d'une femme d'entretien plutôt agaçante qui me réveillait à cinq heures du matin, de même à Padoue, et à Bruges, une femme de ménage qui tuait le temps à jouer avec l'ascenseur, de même à Naples, de même encore et toujours à Rome et à Berlin.

C'est pourquoi j'avais pris la précaution de réserver des chambres éloignées à New York où ma femme de ménage m'avait accompagné pour la raison essentielle et prioritaire qu'il me fallait absolument trouver à qui parler la nuit en cas de solitude ou en cas de malaise et j'avais par le fait annoncé à la Cuningham qu'elle partait avec moi à New York et qu'elle devait se dépêcher d'accomplir les démarches administratives nécessaires à l'obtention d'un passeport.

Un réel bonheur illumina son visage ce jour-là, mais à l'hôtel, arrivée devant la porte de sa chambre, la déception ternit son visage, il fallut le constater, quand elle s'aperçut qu'elle était reléguée à l'étage trente-deux, aile ouest, du *Milford Plaza* tout de même, que je m'étais installé dans une chambre identique, mais au soixantième étage, aile nord.

– Qu’importe, m’étais-je justifié, c’est pour vous, madame Cuningham, pour que vous dormiez en paix.

2

La Cuningham est fondamentalement anti-art, voilà la vérité, je l’ai constaté au Museum of Modern Art où j’avais espéré quelque progrès de sa part, particulièrement à l’heure où je me trouvais pour la seconde fois de ma vie en présence du *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch.

Car cet instant en compagnie de la Cuningham à qui j’avais demandé de se mettre en retrait, était un instant redouté, et je craignais par le fait et en réalité, j’insiste sur ce point, que la joie sans bornes que j’allais éprouver devant le *Carré blanc sur fond blanc* de Kazimir Malevitch ne se transforme en cauchemar, si je ne trouvais pas dans les secondes qui suivraient mon arrivée dans la salle des suprématises russes une entrée comme j’aimais à le dire dans ce tableau, et je ne parle pas de la surface de ce tableau, je parle de la pénétration nécessaire de l’œuvre

à l’intérieur de la matière, d’autant que je haïssais tout contact avec la matière, y compris la peinture à l’huile et tout ce qui en approchait, mais j’éprouvais contradictoirement un plaisir sans faille à contempler l’épiderme et le derme de la composition, comme je m’intéressais en même temps aux autres œuvres exposées de Malevitch.

Mais si j’étais surpris par une quelconque intervention extérieure, j’abrégeais tout contact avec le tableau, ce qui s’était produit la veille lors de ma première visite au *Carré blanc sur fond blanc*. Le doute m’avait effleuré après une demi-heure lors du passage dérangeant d’un gardien, sur les capacités personnelles que j’avais à pénétrer l’essence de ce tableau, la matière, et l’épaisseur craquelée de cette matière.

Cette consistance patinée de peinture grisâtre et jamais blanche il va de soi, m’avait donné la sensation d’une peau épaisse qui résistait contre mon désir de pénétrer sous cette peau et par le fait j’avais imaginé que se trouvait un corps sous cette toile, que cette toile devenait un être humain, et en même temps que je me demandais ce que Kazimir Malevitch aurait dit d’une telle interprétation, je pensais qu’il était devenu inutile pour moi d’aller plus loin.